

Introduction

« *Die Welt ist fort, ich muß dich tragen.* »

Paul CELAN

« La mémoire encombre : elle empêche de vivre. La mémoire fortifie : elle permet de vivre. Étrange ambiguïté de la mémoire, qui tout à la fois atteste la perte et la sauvegarde, atteste la perte dans la sauvegarde. »

Françoise COLLIN

Philosophe féministe, philosophe et féministe, écrivaine et essayiste, Françoise Collin nous a quittés le 1^{er} septembre 2012. Sa mort laisse un vide irréparable.

Françoise Collin était si vivante que j'avais pris l'habitude de relier mes pensées aux siennes, de parler et dialoguer chaque jour avec elle. J'avais l'habitude de rechercher en elle la force et de la considérer comme le point de référence de ma vie, d'un point de vue existentiel et philosophique. Sa voix me parlait depuis toujours et semblait ne jamais devoir cesser.

Ce travail, le premier consacré à son œuvre, doit énormément à toutes nos conversations, à tous les après-midi, à toutes les soirées passées à discuter en fumant autour d'un thé vert japonais, à tout le matériel inédit qu'elle m'a permis de consulter, et pour finir, qu'elle m'a confié et dévoilé. La sienne était une pensée pensante, Françoise Collin pensait en parlant, en discutant, et sa voix chaude n'était que joie. Françoise Collin a pu lire les deux premières parties du présent travail.

En reconstruisant son œuvre et sa vie, son cheminement intellectuel, j'ai tenté de rendre compte de la complexité et de la cohérence dans une discontinuité tantôt choisie, tantôt simplement vécue, comme une sorte de cacophonie existentielle, comme la vie elle-même faite d'interruptions, de *déplacements*, hiatus, ruptures, fractures. Penseuse de la liberté et de l'indépendance, sa voix marginale et subversive doit être pour nous une « boîte à outils » pour transformer et expérimenter notre présent, pour re-décliner et réinterroger la pensée féministe aussi. Apatriote, mais non nomade, Françoise Collin soutenait qu'« il n'y a pas de libération sans déplacement » et pour se dé-situer, il faut avoir un lieu à quitter, fût-il même symbolique.

La sienne était donc bien une *révolution permanente* de la pensée, capable de subvertir le donné, de travailler sur les marges, en recomposant et redéfinissant

événements, terrains de luttes, limites et frontières. Voici l'enjeu auquel répond l'œuvre de Françoise Collin entre écriture littéraire, écriture philosophique et écriture militante. Écrire et agir sans que le mot fin ne soit jamais prononcé, écrire et agir en expérimentant des formes inédites et imprévues en politique et dans l'écriture. En décidant et jugeant dans la conjoncture, sans représentation *a priori* dans la mesure où la philosophie est politique et non ontologie, et l'histoire n'est pas progrès. Il n'y a pas de temps linéaire, plutôt un temps retrouvé, un temps fracturé, interrompu. Un temps mélancolique et tragique, mais un temps toujours et à tout prix radicalement subversif. Le temps de et pour Françoise Collin.

Françoise Collin naît comme écrivaine en publiant ses premiers romans aux éditions du Seuil. Jeune et géniale du haut de ses vingt ans, elle est d'abord attirée par le « nouveau roman » qui rompt avec les canons du roman traditionnel. Elle consacre ensuite sa thèse de doctorat en philosophie à Maurice Blanchot avant de vouer quarante années de vie et de pensée au féminisme pour revenir enfin, sans jamais se détacher de la lutte féministe ni l'abandonner, à la philosophie, à la singularité et à la solitude de la réflexion philosophique en introduisant en France la lecture *libertaire* de Hannah Arendt qu'elle érige aussi en référence pour la philosophie et le féminisme mêmes.

Sa pensée se place là où s'articulent, de manière complexe, poétique et politique, politique et symbolique, pour penser le devenir du féminisme. Selon Françoise Collin, il ne peut y avoir de transformation des rapports sociaux sans une transformation de l'ordre symbolique. Repenser la ré-articulation du symbolique dans l'écriture, l'art, la philosophie et redéfinir la politique, redéfinir en fait le rapport complexe entretenu par la politique avec le privé pour penser et créer un monde commun, tel est l'enjeu de la *révolution permanente* de la pensée de Françoise Collin.

Radicalement matérialiste, Françoise Collin admet sans retenue que l'oppression des femmes est prioritaire et qu'une telle oppression est le fruit d'une construction sociale et historique des sexes. Toutefois, la différence des sexes n'est pas sans importance, elle ne peut être effacée. En effet, ne pas en tenir compte ou bien la nier au nom de l'égalité présuppose que cette dernière ne s'obtiendrait qu'à travers l'annulation des différences, n'étant alors qu'égalité entre mêmes. Autrement dit, cet angle de vue pose l'égalité comme construite sur le postulat de l'identité – propre à la tradition républicaine française – et comporte ainsi, pour Françoise Collin, autant de risques de discrimination que la pensée de la différence. La différence des sexes ne doit pas comporter de métaphysique des sexes : elle est *praxis*, enjeu recomposé et redéfini en toute conjoncture. Déplacer ce qui est, toujours, sans aucun modèle restrictif, sans jamais succomber à l'injonction du choix entre l'un ou le deux des sexes : c'est la *praxis de la différence des sexes*, un acte transformateur. Le féminisme, pour Françoise Collin, consiste précisément en cela. La différence est une « différence », mais non déterminée *a priori* comme Jacques Derrida la montre, la différence est, pour Françoise Collin, un acte, un *acte de déplacement* hors des rôles assignés, ou mieux, sans aucune assignation.

La vérité des sexes est indécidable et on la re-décide à tout moment dans chaque acte politique ainsi que privé.

« J’opterais plus volontiers quant à moi pour une troisième voie qui fait de la différence un enjeu éthico-politique et symbolique sans prédéterminer les différents sur le mode de l’unité ou de la dualité. Il apparaît en effet qu’il y a bien deux modes de sexuaction mais que ceux-ci sont en rapport non dualisable, que la différence est un mouvement ou plus exactement un agir qui opère la transformation des différents. Si la différence des sexes est incontournable, elle n’en est pas moins soumise à un processus historico-social aussi bien qu’individuel. Et si elle est produite par des conditions historico-sociales, rien ne permet d’affirmer qu’elle soit pour autant entièrement surmontable. [...] Dans cette perspective, la question : comment toi, négocies-tu ta position de femme et ton expérience féminine¹ ? »

Nous pourrions dire femme ou qui entendue comme telle, c’est-à-dire qui se pose en marge, qui est une singularité en excédent, capable de briser schémas, données logiques, qui subvertit le pouvoir institué, pour créer de nouvelles formes, déplacements inédits et imprévus, nouvelles cartographies et nouvelles guérillas insurrectionnelles, nouvelles formes de résistance là où on ne les attend pas : c’est ce que nous enseignent la pensée et la vie de Françoise Collin. Montrer la cohérence dans la discontinuité d’un parcours qui se meut entre écriture, engagement féministe – dans un premier temps avec la création des *Cahiers du Griffon* en 1973, première revue de la deuxième vague du féminisme en langue française – et les réflexions originales sur l’œuvre de Hannah Arendt, femme philosophe, mais non féministe, tel est l’enjeu du présent travail. Une pensée, celle de Françoise Collin, toujours de type interrogatif, jamais affirmatif. Une pensée où la vigilance est de rigueur. Une pensée subversive au sens le plus strict, et marginale.

Marginalité à l’origine subie à cause de son positionnement féministe de la part du milieu philosophique, puis choisie comme lieu de possibilité radicale, comme espace de résistance non seulement dans les mots mais aussi dans les actes, dans les modes d’être et de vivre.

Ce travail est ainsi articulé : tout d’abord une prémisse, écrite au présent, alors que Françoise était encore en vie et dans laquelle j’analyse et problématise les concepts de généalogie et transmission. Ce faisant, j’interroge et explique le choix de Françoise Collin consistant à *préférer* un savoir généalogique à un savoir historique, en me référant à Michel Foucault. J’interroge ensuite le concept de transmission que Françoise Collin privilégie par rapport à celui de filiation où, en filigrane, transparait la ligne patrilinéaire et patriarcal. Transmission d’un héritage sans testament, transmission d’un savoir, d’un faire constitué sur le terrain, un savoir et un faire de luttes, de résistances, d’ouvertures et d’expérimentation que les féministes des années 1970 nous lèguent. Par son refus de

1. Françoise COLLIN, « Le sujet et l’auteur. L’acte d’écrire comme universel », in *Je partirais d’un mot. Le champ symbolique*, Paris, Fus Art, 1999, p. 37.

tout dogme, de toute doctrine ou théorie qui bloque et emprisonne au lieu de libérer la créativité, le legs de Françoise Collin est une pensée allergique à toute théorisation. S'il s'agit d'une généalogie, celle-ci est symbolique, une généalogie qui crée la possibilité d'un passage d'une femme à l'autre, d'une *affiliation*.

Dans la première partie : « **Écrire/Agir sans que le mot fin soit jamais prononcé.** » **Analyse de l'écriture littéraire et philosophique dans l'œuvre de Françoise Collin**, j'ai examiné le rapport à l'écriture littéraire et philosophique, en rappelant que Françoise Collin écrit le premier essai philosophique consacré à l'œuvre de Maurice Blanchot². J'ai donc montré son attention à la textualité, au corps de l'écriture dans l'œuvre de Maurice Blanchot et dans ses premiers romans, *Le jour fabuleux* et *Rose qui peut*. J'ai souligné son attention à l'écriture *tout court* en tant que mouvement infini qui accompagne et marque tout son parcours.

Pour Françoise Collin, écrire est la pratique de l'altérité, c'est un *détour*. L'autre est *détour*. Vie et écriture ne peuvent être séparées mais conjointes puisque l'écriture rend la vie à elle-même comme interruption. « Il faut écrire, il faut aller vers le livre pour affronter le *désécrire*, tracer pour connaître l'effacement, construire pour rencontrer la déconstruction³. » Écrire c'est faire être le corps, la philosophie elle-même est un corps et renferme, selon Françoise Collin, un rapport indissociable entre le corps et le texte. Le travail sur le concept, la philosophie ne sont pas une abstraction mais un corps textuel, de même que le féminisme n'est pas une idéologie mais un mouvement politique. La philosophie n'est pas étrangère à l'écriture, elle est un corps textuel plus qu'un système, elle n'est ni une idéologie ni une théorie. Pour mieux le dire, faire de la philosophie, c'est, d'après Françoise Collin, se frotter avec le réel, c'est traverser le réel. Il s'agit d'une pratique matérielle, d'un faire, d'un avoir à faire avec le temps, les corps, la vie, avec la politique. Faire de la philosophie c'est vivre, ce n'est pas recueillir la vérité : la philosophie ne doit pas dévoiler mais produire la vérité, comme une vérité toujours autre, toujours en excédent.

Je me suis penchée ensuite sur les catégories de négatif, négativité et négation telles qu'elles ont été problématisées par Françoise Collin dans l'œuvre de Maurice Blanchot, en court-circuitant ces mêmes catégories dans la pensée hégélienne et derridienne en particulier. J'effectue alors une digression sur le corps et le langage dans la pensée blanchotienne et merleau-pontienne que Françoise Collin a en quelque sorte effleurée en suivant les cours de Maurice Merleau-Ponty au Collège de philosophie. Je conclus enfin la première partie avec une mise en confrontation conceptuelle, de *l'entretien infini* chez Maurice Blanchot avec le *dialogue pluriel* chez Hannah Arendt.

Dans la deuxième partie : **Le féminisme est praxis. Symbolique, enjeux, redéfinitions, recompositions, expérimentation dans le parcours de Françoise Collin**, j'ai avant tout reconstruit la genèse, l'évolution, le fonctionnement, les thématiques des *Cahiers du Griff*, première revue de la deuxième vague du

2. Françoise COLLIN, *Maurice Blanchot et la question de l'écriture*, Paris, Gallimard, 1971.

3. Françoise COLLIN, « Arrêts de mort », *Magazine littéraire*, n° 197, 1983, p. 34.

féminisme en langue française fondée par Françoise Collin à Bruxelles en 1973 comme espace de résistance et d'insurrection pour les femmes, pour toutes les femmes qui avaient la possibilité d'écrire, de parler, de se réunir. *Les Cahiers du Grif* connaissent deux phases et donc deux séries. Si le siège de la première série (1973-1978) est à Bruxelles, des contacts et ramifications s'établissent dans tout le monde francophone et au-delà ; la seconde, davantage liée au *milieu* intellectuel, a son siège à Paris – où Françoise Collin s'est entre-temps établie – et s'étend de 1982 à 1997, avec une brève parenthèse de l'Université des femmes que Françoise Collin fonde à Bruxelles.

La seconde série coïncide également avec la récupération du féminisme par l'institution au début des années 1980 et avec la création des trois premiers postes universitaires en études féministes. Récupération et passage de l'insurrection à l'institution que Françoise Collin ne cesse d'interroger et problématiser : elle souligne des limites et pense des ré-articulations et redéfinitions qui permettent de ne pas rompre avec l'institution pour pouvoir la transformer et la subvertir de l'intérieur. Celles-ci maintiennent néanmoins un rapport avec la marginalité, avec un féminisme qui a été un détonateur insurrectionnel et non un instrument du pouvoir-savoir académique. J'analyse ensuite la polysémie des leitmotiv du féminisme des années 1970 : « Mon corps est à moi, le privé est politique, un enfant quand je veux, si je veux » à la lumière des écrits de Françoise Collin.

Je problématise aussi une notion telle que l'écriture féminine, le rapport à la maternité et à la génération, des années 1970 jusqu'à nos jours, en me concentrant particulièrement sur le passage de l'insurrection à l'institution, fondamental pour Françoise Collin. Assistant à l'académisation des études de genre de la part de l'institution universitaire ou pire, à leur suppression, elle tente de sauvegarder l'indiscipline, une nouvelle cartographie insurrectionnelle plutôt que de dessiner un monde utopique au-delà et en dehors du réel. Sa tentative consiste aussi à proposer de nouvelles recompositions de lutte, à travailler hors et dans les études de genre, à l'extérieur et à l'intérieur de l'institution, à l'extérieur sur les marges choisies et vécues comme espace d'excédence nécessaire et vital et à l'intérieur pour la modifier tout en gardant toujours une attention aux conjonctures.

« Car la résistance est mobile, et ce qui fut hier subversif peut devenir complice du pouvoir. La résistance doit déplacer constamment ses bivouacs. Il faut, à chaque génération et dans chaque conjoncture, de l'imagination pour déjouer les pièges – sans cesse déplacés – du pouvoir. Il n'y a pas de remède miracle. À chaque moment, *il faut juger et décider* (Hannah Arendt⁴). »

J'analyse aussi la figure complexe de Simone de Beauvoir telle que Françoise Collin la décrit, et les théories féministes – le féminisme matérialiste, la pensée de la différence, le post-modernisme et la *queer theory* – en mettant en évidence

4. Françoise COLLIN, « Il y a beaucoup de commencements ou de la résistance ou quand le contre-pouvoir devient un instrument du pouvoir », in Marisa FORCINA (dir.), *Nelle controriforme del potere : generazione al lavoro*, Lecce, Milella, 2012, p. 28.

l'originalité de la pensée de Françoise Collin, qui loin de se constituer en théorie ou courant ou école, nous fournit en revanche des outils pour réinterroger notre présent de manière critique. Françoise Collin forge le concept de *praxis de la différence des sexes* ou de *différend des sexes* ou d'une politique de l'irreprésentable, sans jamais tomber dans le piège de la définition de ce qu'est une femme, ou du féminin *travesti* de Jacques Derrida. Je conclus enfin la seconde partie par une reconstruction historique du mouvement féministe tant en Belgique qu'en France (MLF).

Dans la troisième partie **Le retour à la singularité : Françoise Collin lectrice de Hannah Arendt**, j'ai focalisé l'attention sur le rapport de Françoise Collin avec l'œuvre de Hannah Arendt. Dans les années 1980 en particulier, Françoise Collin est la *passeuse* de la réception *libertaire* de Hannah Arendt en France et c'est à partir de là que la politologue d'origine allemande représente, pour Françoise Collin, le retour, en quelque sorte, à la réflexion singulière après de nombreuses années consacrées au militantisme féministe. J'ai en outre examiné comment, sur un mode inédit, original et inattendu, Françoise Collin re-décline et problématise des concepts arendtiens tels que la natalité, la pluralité, le dialogue, le jugement, la démocratie, le commun, le paria, en court-circuitant pour finir, à travers le concept de révolution, la pensée de Maurice Merleau-Ponty présente surtout dans le dernier ouvrage, inachevé, de Hannah Arendt : *La vie de l'esprit*. Entre les lignes du rapport de Françoise Collin avec l'œuvre de Hannah Arendt, on peut lire quelques-unes parmi les thématiques qui animent le centre de son œuvre : la critique de la démocratie et de la forme qu'elle assume, par exemple, dans la République laïque française comme empire du même, universel abstrait dont la fausse égalité (homogénéisation) masque les différences ; la naissance qui n'est pas une catégorie ontologique mais politique, qui est commencement, nouveau départ, rupture et interruption dans une Histoire qui n'est pas progrès, succession linéaire d'événements mais rupture, fragmentation ; ou encore le *commun* comme monde commun des singularités qui sont toujours en excédent et toujours différentes, enfin le concept de révolution. La révolution permanente de la pensée de Françoise Collin est expérimentation, interrogation, elle est la mélancolie tragique d'une pensée qui, comme celle d'Hannah Arendt, pense *sans garde-fou*, dans le souci de *tracer des expériences plutôt que des doctrines*. Passion de comprendre qui s'éloigne des formes traditionnelles du savoir académique. Pensée libre et autonome faisant appel au courage de savoir assumer une position marginale, sacrifiant l'instance de la continuité dialectique à la cohérence dans la discontinuité. Pensée sans appuis, ni chaînes ; la pensée de Françoise Collin est comme l'écriture, un mouvement perpétuel, sans fin vers ce qu'encore on ne connaît pas.

« Dans le langage comme dans l'agir, il s'agit d'aller vers ce qui n'est pas encore, de faire être le nouveau, même si ce n'est pas la révolution, mais un déplacement. [...] Le féminisme c'est une manière d'être au monde : une grille ouverte. [...] J'ai toujours voulu laisser réinterroger la pensée par la pratique et accompagner la pratique par la vigilance de la pensée. Je recours

volontiers au concept de *praxis*, rencontré dans le marxisme, mais présent aussi chez Hannah Arendt dans sa référence à Aristote, pour désigner à la fois la pensée et la pratique. [...] Le caractère passionnant du féminisme était, et reste pour moi, lié à ce projet premier : dessiner le paysage de la liberté plutôt que d'en définir les objets. L'insurrection ou si on préfère la déconstruction plutôt que l'institution⁵. »

5. Florence ROCHEFORT et Danielle HAASE-DUBOSC, « Entretien avec Françoise Collin. Philosophe et intellectuelle féministe », *Clio. Histoire, femmes et sociétés*, n° 13, 2001, p. 10, [<http://clio.revues.org/index1545.html>].